



# fame-dropping

Une jeunesse dans le Swinging London où l'on croise Sean Connery, Marianne Faithfull, Paul McCartney... Les mémoires de la romancière irlandaise **Edna O'Brien** ressemblent à un catalogue people.

**G**rande figure de la littérature irlandaise, Edna O'Brien signe à 82 ans ses mémoires, sorte de testament littéraire puisque le titre, *Fille de la campagne*, renvoie à celui de son tout premier livre, *Les Filles de la campagne*, publié en 1960. La boucle semblerait bouclée pour celle dont les premiers romans furent interdits en Irlande et, pour certains d'entre eux, brûlés. Ambiance...

Cette Irlande catholique, réactionnaire, régressive et restrictive envers les femmes aura été son principal terreau romanesque. Elle nous en donne encore un (long) aperçu au début de *Fille de la campagne*, l'ayant éprouvée à travers sa propre vie, rappelant son enfance dans la campagne irlandaise puis un épisode édifiant : comment ses parents prirent très mal le fait qu'elle parte rejoindre l'homme qu'elle aimait et allait épouser, l'écrivain Ernest Gébler, au point de débarquer chez lui un jour, menaçants, pour la récupérer de force – la scène est, en effet, violente. Sa mère ne cessera de la juger, de condamner, sans aucune empathie maternelle, son comportement, incapable d'émanciper sa fille des contraintes qu'elle-même avait endurées.

Or, en fuyant sa famille, c'est comme si Edna O'Brien tombait dans un autre piège, celui d'un mariage avec un homme taciturne et possessif, qui la surveille avec ses jumelles dès qu'elle se promène autour de la maison et finira par lui faire sentir qu'elle n'a pas le droit de devenir un écrivain meilleur que lui. Au début des années 60, un homme, en Irlande ou en Angleterre, pouvait encore faire pression sur sa femme en la menaçant de lui arracher les enfants... et comme "tel est le mystère de l'écriture : elle sourd des affections, des passages à vide, quand

*le cœur est arraché*", elle écrira de plus en plus, et aura de plus en plus de succès.

C'est là où le livre bascule, au milieu, dans le Swinging London. Edna O'Brien a divorcé et va rencontrer à peu près tous les grands noms qui font le milieu culturel (et, surtout, glamour) de l'époque, et qui semblent venir tous dîner chez elle – Roger Vadim et Jane Fonda, Marianne Faithfull, Peter Brook, Sean Connery et Marlon Brando qui la draguent, Paul McCartney avec qui elle passera une nuit et qui entre dans la chambre de ses fils pour les réveiller en leur jouant de la guitare...

On en passe car la liste est longue, et finira par lasser. C'est peut-être l'écueil de cette deuxième partie, qui aurait pourtant dû nous passionner davantage que la première à la cambrousse, que de se muer en catalogue people. O'Brien, telle une vraie fille de la campagne, semble encore, à son grand âge, ne pas en être revenue d'avoir croisé tous ces grands noms.

**Plus tard, installée à New York, elle organisera un grand dîner où viendra Al Pacino** – sans jamais nous en dire davantage, trouver le détail qui dit tout, une phrase touchante ou poétique. C'est comme si, hélas, elle n'avait rien vu ni retenu, trop pressée de noter les noms célèbres dans un carnet afin d'écrire un jour ses mémoires, et que ces êtres n'avaient participé que d'un théâtre d'ombres qu'elle avait pris pour sa vie – mais sans jamais en faire vraiment partie, sans jamais la marquer, trop pressés de retourner vivre leur vraie vie à eux.

*Last but not least*, toujours à New York, elle deviendra bien sûr la meilleure amie de Jackie Onassis : "Ce soir-là, dans son appartement, il n'y avait que nous (...). Elle parla des Kennedy, de leur magnétisme incontestable et héréditaire, et de leur faiblesse, faisant implicitement allusion à leurs infidélités, sur lesquelles elle glissa. Mr. Kennedy senior ne se gênait pas pour lui frôler le genou sous la table (...). Dès qu'elle rencontra Jack, elle 'craqua', même si elle cacha qu'elle avait craqué; elle savait, dans son cœur, qu'en l'épousant sa vie ressemblerait à des montagnes



**telle une vraie fille de la campagne, elle semble encore, à son grand âge, ne pas en être revenue d'avoir croisé tous ces grands noms**



Edna O'Brien  
à Londres, 1971

*russes, mais l'autre solution serait impensable." Ce sera le maximum de la confiance.*

Reste une jolie nuit avec Robert Mitchum. Oui, Robert Mitchum – qu'elle rencontre dans une soirée à Londres au début des années 60. Il portait un chapeau mou marron, fendit la foule en allant droit sur elle : *"Je parie que vous auriez préféré que je sois Robert Taylor et je parie que vous n'avez jamais mangé de pêches blanches."* Puis très vite : *"Let's go... baby."* Direction les bars, puis chez elle. *"Taciturne au cinéma, il était plutôt volubile dans la vie, fier de ses ancêtres marins norvégiens, du côté de sa mère, et ouvriers du côté paternel, son père étant mort écrasé dans un accident de chemin de fer en Caroline*

*du Nord. Il ne ressemblait pas du tout à une star de cinéma, plus à un poète de rue, avec ce charme impérieux."*

Elle aura des chagrins d'amour, sans s'y appesantir dans le texte, comme si elle se refusait à tout exercice d'introspection et d'analyse. Mais peut-être est-ce ainsi qu'on dit sa vie à 82 ans : on ne la décortique pas, on ne fait que la raconter, comme une suite de faits et d'anecdotes. Peut-être parce que l'écriture ne peut, de toute façon, plus rien changer. Le résultat dès lors est étrange : l'impression d'une vie comme vécue de l'extérieur. **Nelly Kapriélian**

**Fille de la campagne** (Sabine Wespieser), traduit de l'anglais (Irlande) par Pierre-Emmanuel Dauzat, 478 pages, 25 €